

PRESES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Jacques Dugast

Robert Musil :
**«L'Homme
sans qualités»**

M26

1446018

É T U D E S L I T T É R A I R E S

04123

ROBERT
MUSIL

*L'Homme
sans qualités*

PAR JACQUES DUGAST

1602
25582
(33)



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL-30 071992-22460

ÉTUDES LITTÉRAIRES

*Collection dirigée par
Jean-Pierre de Beaumarchais
Daniel Couty
et par Yves Chevrel
pour les textes étrangers*

ISBN 2 13 044289 7

ISSN 0764-1621

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1992, mai

© Presses Universitaires de France, 1992
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

5 Introduction

9 *Trajets*

Repères, 9 – L'œuvre d'une vie, 12 – La constellation « Homme sans qualités », 16 – La traduction française de *L'Homme sans qualités*, 18

21 *L'écriture infinie*

Un roman contre le récit, 21 – Le système des personnages, 26 – Temps, 34 – Lieux, 39

46 *Un certain regard sur l'homme*

Le procès de l'Histoire, 46 – La satire, 51 – Figures de l'ironie, 59 – Qui sommes-nous ?, 70

77 *La passion de l'autrement*

Une éthique exigeante, 77 – Un homme expérimental, 82 – La vie motivée, 84 – Le sens du possible et l'utopie de l'essayisme, 85 – La révélation de l'Autre Etat, 91 – L'aventure de l'inceste, 93 – Un constat d'insuffisance, 100 – L'utopie de la mentalité inductive, 101 – Sans qualités ?, 106

114 *Conclusion : Les pouvoirs de la littérature*

122 Bibliographie accessible en français



La traduction française de *L'Homme sans qualités* est due à Philippe Jaccottet. Elle a été publiée pour la première fois par les Editions du Seuil en 1957 et reprise au Livre de Poche en 1974.

Les références de cette étude sont empruntées à l'édition en deux volumes (Seuil, 1961). Nous signalons entre parenthèses à la suite des citations le volume en chiffre romain, puis le numéro du chapitre correspondant suivi de la page.

L'édition originale à partir de laquelle a été établie la traduction de Philippe Jaccottet avait été publiée chez Rowohlt en 1952 par les soins de M. Adolf Frisé. Elle a été revue et complétée en 1978. Pour le texte allemand nous nous sommes reportés à cette dernière édition dans sa présentation en deux volumes dans la collection « Rowohlt Jahrhundert », Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1980.

Introduction

Cinquante ans après sa mort, doit-on considérer que Robert Musil devra encore longtemps être tenu pour un écrivain inaccessible, le plus inconnu des écrivains connus, ou, comme il le disait déjà lui-même, « aussi connu qu'inconnu, ce qui ne veut pas dire à demi connu, mais produit un bizarre mélange » ?

La réception en France de son œuvre est très révélatrice de cette étrangeté. Claude Chevalier et Jacqueline Magnou en ont présenté une analyse détaillée dans la publication du Centre de Recherches Robert-Musil de l'Université de la Sarre, *Musil-Forum*, en septembre 1987. Ils y notaient l'absence à peu près complète d'études en langue française consacrées à cet écrivain autrichien avant 1973, et rappelaient dans leur avant-propos le constat de Guy Scarpetta qui reprenait à sa manière, en 1985, les observations désabusées de Robert Musil sur son étrange destin littéraire :

L'œuvre de Musil, dans la situation culturelle d'aujourd'hui, semble avoir un singulier statut, tout à la fois intensément présente et sourdement exclue.

Guy Scarpetta traduisait le « bizarre mélange » dont la situation de la critique à l'égard de cette œuvre offre l'exemple par un oxymore très musilien : « En attendant, son œuvre est là, entourée d'un silence bavard. »

Depuis 1985, plusieurs études importantes ont apporté une contribution essentielle à la connaissance de l'œuvre de Robert Musil par le public francophone, mais il n'est pas certain que leur influence ait encore dépassé le cercle des spécialistes et de quelques profanes audacieux...

La première étape, capitale, pour la réception de cette

œuvre en France, a été, bien évidemment, la traduction de *L'Homme sans qualités* par Philippe Jaccottet en 1957. Cette traduction a été livrée en format de poche en 1974 seulement. A partir de 1975, et dans le contexte de la redécouverte en France de la « modernité viennoise » du début de notre siècle, plusieurs articles sont parus, qui ont attiré l'attention d'un public plus large sur l'importance de *L'Homme sans qualités* (Elisabeth Castex, Jean-François Peyret, Jacques Bouveresse, René Gérard, Jean Molino). La revue *L'Arc* d'Aix-en-Provence fut la première à consacrer un numéro spécial à Robert Musil en 1978. Pierre-V. Zima a proposé en 1980 une étude sur « l'ambivalence romanesque » associant l'auteur de *L'Homme sans qualités* à Proust et à Kafka. Le centième anniversaire de la naissance de l'écrivain n'a pas été particulièrement célébré par la critique française, mais il a sans doute suscité, en 1981, la composition de l'important *Cahier de l'Herne*, dirigé par Marie-Louise Roth et Roberto Olmi, qui apportait des documents et des réflexions capitales pour la compréhension de l'œuvre de Robert Musil par le public français. En 1982, *Le Magazine littéraire*, *La Quinzaine littéraire* et la revue *Sud* ont présenté à leurs lecteurs des dossiers « Musil » qui témoignaient d'une certaine présence de *L'Homme sans qualités* dans notre espace culturel, mais le premier ouvrage en langue française proprement centré sur cette œuvre a été celui de Jean-Pierre Cozzetti, *Robert Musil ou l'alternative romanesque*, en 1985.

Depuis cette date les études particulières semblent se multiplier. Le colloque organisé à Royaumont en 1986 demeurera sans doute une étape essentielle dans le devenir posthume des textes musiliens en France. Le livre, publié en 1987 sous la direction de Marie-Louise Roth, *Robert Musil, l'homme au double regard*, constitue la première présentation d'ensemble de l'œuvre de Musil en français. Anne Longuet-Marx, qui avait publié l'année

précédente une intéressante analyse comparée de l'écriture de Marcel Proust et de celle de Robert Musil (*Proust, Musil - Partage d'écritures*), consacrait dans ce livre un chapitre aux principales orientations de *L'Homme sans qualités*. Aucune monographie spécialement attachée à l'étude du grand roman n'a encore été présentée en français à ce jour, bien que cette œuvre soit manifestement tenue en haute considération tant par les praticiens actuels de l'écriture littéraire (le témoignage de Marguerite Duras, chez qui la lecture de *L'Homme sans qualités* a inspiré en 1981 le texte d'*Agatha*, pourrait être invoqué ici) que par les redécouvreurs « postmodernes » de la modernité.

L'essai que nous présentons ne saurait se donner pour ambition de combler cette lacune. L'immensité du texte musilien ne se laisse pas enfermer dans des limites aussi restreintes, et les pages que nous lui consacrons seront loin d'en épuiser les virtualités. Il ne s'agit pas, bien entendu, de proposer des chemins raccourcis ni un autre mode de substitution à la lecture directe de *L'Homme sans qualités*. Par la spécificité de son fonctionnement, la mobilité qui l'habite et les aléas des conditions mêmes de son élaboration et de sa diffusion, ainsi qu'en raison de son inachèvement, cette œuvre oppose à l'exégèse une marge d'incertitude que l'on se doit de respecter : sans doute la prétention à des interprétations exhaustives et définitives est-elle toujours abusive devant une œuvre d'art. Dans le cas de *L'Homme sans qualités*, elle serait par avance le symptôme d'un malentendu que le texte s'emploie à prévenir de multiples façons pourtant.

Mais faudrait-il donner à notre respect la forme d'un regard silencieux ? Ce roman a été victime, durant la vie de son auteur, d'une étrange absence de retour de la part de ses lecteurs : beaucoup d'estime mais très peu d'échos. On reconnaissait la valeur littéraire de ces textes en leur

décernant des prix prestigieux, mais les livres ne se vendaient pas et ne donnaient lieu qu'à de discrètes recensions avant que le pouvoir installé en Allemagne en 1933 puis en Autriche à partir de 1938 n'interdise leur publication. L'écrivain en a, semble-t-il, beaucoup souffert : il ne concevait pas son roman comme l'un de ces objets rares réservés au *happy few*, mais bien plutôt comme la source d'un dialogue avec ses contemporains. Les questions qu'il soulevait ne concernaient pas seulement les spécialistes de la spéculation intellectuelle, mais bien l'humanité dans son ensemble, et les innovations qu'il apportait dans l'écriture romanesque n'avaient pas d'abord un intérêt théorique : elles visaient à dire d'une certaine manière ce qui ne pouvait pas être exprimé autrement.

Les aspects inattendus de sa pensée auraient dû susciter des prises de conscience, au niveau de la vie collective, qui ne se sont pas concrétisées. Elles auraient peut-être empêché certaines catastrophes... On se plaît volontiers à découvrir en certains artistes, longtemps après leur mort, les « sismographes » de leur époque ou les prophètes de la nôtre ; tel fut le cas pour Franz Kafka par exemple. Il n'est peut-être pas suffisant de s'arrêter à de tels constats. Le propre des œuvres littéraires est qu'elles ne peuvent agir que si, d'abord, on les lit. Il nous semble que les effets de *L'Homme sans qualités* ne se sont pas encore fait sentir, c'est la justification de l'invitation à la lecture que nous proposons ici.

Trajets

Repères

Né à Klagenfurt en 1880, Musil avait un an de plus que son héros, Ulrich (32 ans en 1913)¹. Il était le fils d'un ingénieur des chemins de fer qui devint dès l'année suivante directeur d'une école technique. La carrière de cet homme lui vaudra d'être anobli en 1917 : c'est ainsi que le pouvoir habsbourgeois récompensait les services de ses hauts fonctionnaires. Les parents de Robert Musil avaient eu, avant qu'il ne naisse, une fille qui n'a vécu qu'un an. La figure virtuelle de cette sœur aînée, morte quatre années avant la naissance de l'écrivain, a souvent hanté son esprit, comme l'atteste une réflexion du *Journal*².

Le jeune Musil a d'abord vécu dans des villes de la province autrichienne (Steyr, puis Brünn), avant de devenir, dès l'âge de douze ans, le pensionnaire d'écoles militaires³. En 1897, au terme de la formation à la carrière des armes, il abandonne cette orientation pour se consacrer à des études de mécanique. A partir de cette

1. On trouvera, en français, un exposé précis des étapes de la vie de Robert Musil dans la première partie de l'ouvrage publié sous la direction de Marie-Louise Roth, *Robert Musil, l'homme au double regard* (1987).

2. Voir *Journaux*, II, Cahier 33, p. 487 : « Elle se prénomme Elsa comme cette sœur morte avant ma naissance pour qui j'avais une sorte de culte. »

3. Nous trouvons des échos de cette éducation militaire dans le premier roman de Musil, *Les Désarrois de l'élève Törless*, publié en 1906.

période, il manifeste un intérêt de plus en plus grand pour la littérature.

Devenu ingénieur en 1901¹, il ne trouve aucun plaisir dans l'exercice de cette profession et décide, deux ans plus tard, de suivre des cours de philosophie et de psychologie expérimentale à l'Université de Berlin, tout en s'engageant dans l'écriture littéraire : c'est durant les années 1903-1905 qu'il compose son premier roman, *Les Désarrois de l'élève Törless*, qui sera publié en 1906.

Pendant cette période, il a pour ami Gustav Donath, dont la jeune épouse, fille d'un peintre de cour viennois², sombrera bientôt dans la folie. Musil prépare alors une thèse de philosophie sur Ernst Mach³, qu'il soutiendra en 1908. Il hésite ensuite entre une carrière universitaire et une carrière littéraire. S'arrêtant finalement à ce dernier choix, il se consacre principalement, à partir de 1910, à la composition de nouvelles (*L'Accomplissement de l'amour* et *La Tentation de Véronique la Tranquille*), tout en exerçant pour vivre des fonctions de bibliothécaire à l'Université technique de Vienne.

Dans les années qui précèdent la guerre, il conduit de front plusieurs projets littéraires et collabore à des re-

1. Musil était cependant un ingénieur de haut niveau. Il a continué à s'intéresser à la recherche scientifique durant toute son existence ; inventeur en 1906 d'un instrument propre à mesurer la perception des couleurs connu sous le nom de « cercle de variation de Musil », il a continué à mener de front des études de mathématiques, de physique, de psychologie et de philosophie jusqu'en 1910.

2. Le souvenir d'Alice Charlemont a occupé une place importante dans l'esprit de Musil toute sa vie durant. Il est de manière évidente à l'origine du personnage de Clarisse dans le roman.

3. Ernst Mach (1838-1916) était à la fois physicien et philosophe. Professeur à l'Université de Vienne à partir de 1895, il est l'un des représentants en philosophie de l'empirio-criticisme. Ses thèses ont contribué à la remise en question de la notion du moi qui a accompagné l'émergence de ce que nous désignons aujourd'hui comme la « modernité » du tournant du siècle.

vues. En septembre 1913, il fait un voyage en Italie avec Martha Marcovaldi qu'il a épousée en 1911¹. Au début de 1914, il devient rédacteur d'une grande revue berlinoise, *Die Neue Rundschau*. Il s'installe à Berlin jusqu'à la déclaration de guerre. Mobilisé comme lieutenant de réserve, il est alors envoyé sur le front italien du Tyrol.

En 1918, il est associé à un groupe d'intellectuels pacifistes parmi lesquels se trouvent plusieurs représentants du mouvement expressionniste allemand : Kurt Hiller, Kurt Pinthus, ainsi que Lou Andreas-Salomé et Heinrich Mann.

Dès 1919, il reprend ses travaux d'écrivain sous des formes diverses : une pièce de théâtre (*Les Exaltés*) qui sera publiée en 1921, et des ébauches de roman qui se retrouveront, plus tard, dans *L'Homme sans qualités*. De plus en plus accaparé par la création littéraire, il envisage, en septembre 1919, de « se retirer pour deux ans de la vie active »².

En septembre 1921, il occupe à Vienne des fonctions au ministère des Armées. Il s'intéresse alors aux ouvrages de pédagogie de Georg Kerchensteiner³. Les années 1921-1925 sont une période de production très intense : Musil écrit des nouvelles (*Grigia*, 1921 ; *Tonka*, 1922 ; *La Portugaise*, 1923), une deuxième pièce de théâtre (*Vincent et l'amie des personnalités*, 1923), ainsi qu'un grand nombre de textes courts et d'articles. Reconnu par les milieux littéraires en Autriche et en Allemagne — il reçoit plusieurs

1. Martha Marcovaldi, née Heimann, avait déjà été mariée deux fois. Les données de la vie d'Agathe dans *L'Homme sans qualités* rejoignent en partie l'histoire de Martha Heimann-Marcovaldi.

2. Cette formule sera reprise par le personnage d'Ulrich dans le roman.

3. Georg Kerchensteiner (1854-1932) fut à l'origine d'une importante réforme du système scolaire autrichien. Musil s'est livré à un portrait satirique de cet homme à travers le personnage de Hagauer dans *L'Homme sans qualités*.

et philosophiques lui avaient fait découvrir dans un champ de la culture traditionnellement étranger à la science et à la pensée théorisante. Il ne s'agissait pas pour lui de faire œuvre de vulgarisation, mais bien plutôt déjà de se livrer à une expérimentation méthodique dont il attendait un élargissement de la connaissance. Le texte intitulé *Le nocturnal de Monsieur le Vivisecteur*, et, quelques années plus tard, *Les Désarrois de l'élève Törless*, se situaient bien déjà dans une telle perspective que Jean-Pierre Cometti a récemment désignée comme « l'alternative romanesque ».

Il s'agissait en effet de ramener, au contraire, la littérature dans le champ d'une sphère qui lui est propre. Musil avait formulé précisément ce programme dans le texte de 1913 connu sous le titre *L'Homme mathématique*. A la fin de ce fragment nous lisons :

... depuis longtemps déjà, le vrai but, c'est la pensée en général. Sans doute cette forme de pensée, avec ses exigences de profondeur, de hardiesse, de nouveauté, se borne-t-elle pour le moment au domaine exclusivement rationnel et scientifique. Mais elle s'étend peu à peu ; quand elle aura gagné le sentiment, elle méritera le nom d'esprit ; aux écrivains de franchir ce pas. Pour ce faire, ils n'ont pas à apprendre une quelconque méthode (psychologique, juste ciel ! ou autre) ; seulement à s'imposer des exigences (*Cahier de l'Herne*, p. 103).

Ces exigences — l'idée revient fréquemment dans les textes ultérieurs de Robert Musil — doivent viser à redonner à la parole dépossédée de ses pouvoirs, parce qu'elle est de plus en plus dissociée du « moi », une puissance d'invention. Ainsi que le dit Jean-Pierre Cometti, l'écriture littéraire, selon Musil, est « un discours (...) qui, sans sombrer dans le non-sens, parviendrait à intégrer cela même qui, pourtant, paraît échapper au discours doué de sens ». Il s'agit bien d'échapper aux réponses toutes faites, aux cadres fixes et usés de la pensée et du langage, d'unir les deux dimensions de l'esprit dont on n'a que trop tendance à croire qu'elles ne peuvent communiquer,

de récuser les oppositions établies généralement entre poésie et rationalité, littérature et rigueur intellectuelle, imagination et précision...

La littérature, dans de telles perspectives, doit être perçue comme « inter-vention », exploration de « l'entre-deux », cet espace à construire entre la fixité des systèmes conceptuels et la mobilité floue de la sensation et des sentiments, entre les structures rigides des formes langagières déjà énoncées, citations, clichés, narration... et le champ de l'innommable, de l'inarticulé, du désagrégé, entre les naïvetés de la représentation et les illusions éphémères du ravissement, de l'éblouissement, de l'extase, qui abolissent la réalité.

La littérature peut amorcer une avancée asymptotique vers des horizons non encore révélés. Elle constitue la manifestation d'une présence de l'esprit contre les forces qui tendent à le nier (violence et inertie, ordre et dissolution...). Elle est adhésion au mouvement de l'être qui est régénération et de là, constitution d'un texte autre, où « jamais le dernier mot ne paraissait être dit, car toute fin était un commencement, tout résultat dernier le premier d'une nouvelle ouverture, de sorte que chaque seconde rayonnait comme le soleil levant tout en gardant la paisible fragilité du soleil couchant » (II, 64, p. 604).

Ce fragment du legs posthume exprime un hommage à l'acte de lecture, et désigne aussi un usage de la littérature qui correspond à la quête d'un langage vivant, toujours orienté vers son au-delà :

Nous brûlons dans nos livres comme la mèche dans l'huile. Nous ne les prenons somme toute que pour brûler (II, 64, p. 605).

La littérature, c'est l'ouverture au monde de la signification, telle que cette notion est approchée dans ce passage du chapitre 66 de la troisième partie :

Ce que je fais n'est plus le soulagement d'une tension, la forme définitive d'un certain état où je me trouvais, c'est un passage, un relais sur le chemin du retour à la signification !

J'ai failli dire : *retour à un accroissement de ma tension*. Mais j'ai retrouvé là une des contradictions de notre état, à savoir que, ne faisant pas de progrès, il ne peut comporter d'accroissement. Ensuite, j'ai cru devoir dire ; *Retour à moi-même* (tant tout cela est imprécis !), mais cet état est tourné amoureusement vers le monde, nullement égocentrique. C'est pourquoi j'ai fini par écrire *signification* : ce terme est à l'aise dans son contexte, sans que j'aie réussi encore à en dévoiler le contenu.

Si incertain que tout cela demeure, j'ai toujours rêvé d'une vie dont ce serait l'élément essentiel (II, 66, p. 613).

Dans ce passage de son journal, Ulrich en vient à la suggestion de « vivre sans quitter le cercle du significatif » qu'il résume encore dans la formule : « vivre essentiellement », tout en ayant conscience de ne parvenir qu'à une expression approximative de ce qu'il veut dire : le seul recours de ce désir de dire, c'est la conjonction des expressions approchées « état généreux », « état créateur », « vie de l'exigence maximum ».

L'écriture n'est-elle pas ce qui témoigne, en dernière analyse, de cette possibilité en nous de la signification, envisagée comme un dépassement de ce que le texte désigne comme « les états négatifs » ? :

Ce n'est ni imagination, ni irréalité ; si ce n'est pas non plus de la suggestion, ne devrai-je pas en déduire qu'il s'agit d'un commencement de surréalité ? (II, 66, p. 617).

Les transcriptions du *Journal* d'Ulrich, qui paraissaient devoir occuper une place de plus en plus importante dans la dernière partie du roman, s'arrêtent très souvent sur la perception du travail même de l'écrivain, ses hésitations, ses ratures, ses insatisfactions, pour traduire le mouvement propre de la « signification ». Ainsi, dans le chapitre 76 de la troisième partie, intitulé « Réalité et extase », nous relevons de nombreuses occurrences de ces effets de

miroir où l'auteur-narrateur projette son activité dans celle de son personnage-écrivain :

Debout de nouveau devant son secrétaire, il eut un moment d'hésitation, puis se remit à parcourir ses notes (II, 76, p. 715).

Il aurait volontiers élaboré cette note avec plus de précision, lorsqu'il l'eût relue (*ibid.*, p. 719).

Ulrich ne fut pas précisément satisfait de ce qu'il avait noté là (*ibid.*, p. 720).

Il se contenta de s'assurer une fois encore qu'il n'y avait rien dans son exposé, qui s'opposât à une explication plus précise, et de noter, pour la bonne forme, quelques mots qui allaient dans le sens de ce qui lui manquait (*ibid.*, p. 721).

Maintenant, il redoutait presque d'en pouvoir dire trop ou pas assez : ce qui attendait d'être noté lui semblait encore plus important que le reste (*ibid.*, p. 721).

Sans doute pourrait-on lire dans ces moments où le texte musilien réfléchit sur sa propre élaboration, l'expression de ce que Anne Longuet-Marx désigne comme un « concept intrinsèque de l'inachèvement » : « Il y aurait dans chaque partie déjà un savoir de l'inachèvement, une connaissance secrète de la tension vers l'ouverture (A. Longuet-Marx, 1986, p. 165-166). Mais Anne Longuet-Marx récuse cette hypothèse à laquelle elle préfère l'idée d'une oscillation de l'écrivain « tantôt du côté de la tradition mystique, tantôt du côté de la science positiviste ». Rejoignant Maurice Blanchot, elle voit plutôt dans les dialogues entre le frère et la sœur, où s'exprime le plus souvent cette oscillation, « une tension vers l'indicible, vers le silence » (*ibid.*, p. 170), et considère qu'avec Musil, « la *Bildung* échoue dans la mystique et dans l'essai » (*ibid.*, p. 190).

Mais ne pourrait-on pas lire, au contraire, dans les mouvements ultimes de cette écriture toujours recommencée une foi toujours vive en les pouvoirs de la littérature que l'avènement de la violence et le triomphe des forces du silence ne sont pas parvenus à désarmer ? Claudio Magris a

désigné très justement, nous semble-t-il, cette aventure de l'écriture musilienne comme une « odyssee rectiligne » :

L'itinéraire de Musil est un nomadisme sans terme et sans retour qui va jusqu'au bout, vers de nouvelles interprétations de l'être, devient continuellement différent de lui-même, se jette et se projette en avant, changeant de physionomie et de nature (*Ca-hier de l'Herne*, p. 145).

La nature proprement prométhéenne d'une telle conception de l'écriture littéraire a été relevée par la critique. Dès 1935, Adolf Frisé avait souligné, à propos des deux premiers volumes de *L'Homme sans qualités* que « la littérature, en tant qu'expérience de langage, est le lieu des dépassements, des audaces et des périls ». Victoire sur le monde de la répétition, sur la « re-présentation », l'expression littéraire, ainsi entendue, se risque à exprimer ce qui n'est pas encore assuré, déterminé, elle est l'espace encore possible de la « pensée vivante », le champ par excellence du significatif selon la définition de ce concept telle qu'elle est approchée par exemple dans le fragment intitulé « le problème de la génialité » (II, 50, p. 506). Ulrich assimile dans ce passage ce qu'une chose signifie ou est en soi au produit des significations qu'elle pourrait prendre dans toutes les circonstances imaginables :

Il suffit d'exprimer cela autrement et de dire : une chose est en soi précisément ce qu'elle n'est jamais en soi, mais plutôt par rapport à ses circonstances ; de même sa signification est l'ensemble de ses significations possibles ; il suffit donc de pousser l'expression à l'extrême pour qu'apparaisse le doute qui lui est inhérent (*ibid.*, p. 508).

La littérature en œuvre dans *L'Homme sans qualités*, c'est encore, selon une formule de Walter Moser¹, « la

1. In Robert Musil et la mort de l'homme libéral, *Colloque de Royau-mont*, 1986. Voir aussi, du même auteur, D'une crise à l'autre et les enjeux de la (post)modernité, in *Vienne au tournant du siècle*, Albin Michel, 1988.

production à la fois fictive et expérimentale d'un vécu de pure potentialité ». Elle est libre exercice de l'essayisme, forme où peut se manifester la jonction de la rationalité scientifique et de la sphère de l'affectivité, de la réflexion spéculative et du lyrisme, du « mental » et du « senti » (d'où le jeu sur « senti-mental » que l'on trouve à plusieurs reprises dans les *Journaux* et dans les textes théoriques de Musil).

La littérature est la seule chance d'une ouverture vers un avenir, même si ses effets immédiats risquent de sembler dérisoires dans le contexte des malheurs du monde : le 26 novembre 1939 Musil évoquait dans une lettre au pasteur Robert Lejeune, son ami des dernières années, « l'insouciance nécessaire pour continuer à bâtir un château de cartes quand la planète se lézarde », mais il savait aussi que l'écrivain authentique est toujours « inactuel », qu'il écrivait « pour des hommes qui n'existent pas », mais que, par la littérature, l'homme se donne des chances de faire advenir une humanité différente. C'est sans doute la raison pour laquelle il avait aussi écrit, dans ses *Journaux* :

Je juge plus important d'écrire un livre que de gouverner un empire (*Journaux*, II, Cahier 33, p. 498).



Bibliographie accessible en français

SUR LE CONTEXTE HISTORIQUE ET CULTUREL DE « L'HOMME SANS QUALITÉS » :

- Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, PUF, « Perspectives critiques », 1990.
- William M. Johnston, *L'esprit viennois. Une histoire intellectuelle et sociale, 1848-1938*, PUF, 1985.
- Michael Pollak, *Vienne 1900 : une identité blessée*, Gallimard/Julliard, 1984.
- Carl E. Schorske, *Vienne. Fin de siècle. Politique et culture*, Ed. du Seuil, 1983.
- Revue d'esthétique*, nouvelle série n° 9, 1985, « Vienne 1880-1938 ».
- Revue Critique. Vienne, début d'un siècle*, n° 339-340, 1975.

BIBLIOGRAPHIE D'ENSEMBLE SUR L'ŒUVRE DE ROBERT MUSIL

- Centre de Recherches Robert-Musil* sous la direction de Marie-Louise Roth, Bibliographie des travaux en langue française consacrés à l'œuvre de Robert Musil, in *Musil Forum*, wissenschaftliches Beiheft 3, Université de la Sarre, Sarrebrück, 1987.

ÉTUDES EN FRANÇAIS SUR « L'HOMME SANS QUALITÉS »

- Marie-Louise Roth, *Robert Musil, l'homme au double regard*, Paris, Baland, 1987.
- Anne Longuet-Marx, *Proust, Musil. Partage d'écritures*, Paris, PUF, 1986.
- Jean-Pierre Cometti, *Robert Musil ou l'alternative romanesque*, Paris, PUF, 1985.
- Philippe Chardin, *Le roman de la conscience malheureuse*, Droz, Genève, 1982.
- Pierre-V. Zima, *L'ambivalence romanesque : Proust, Kafka, Musil*, Paris, Le Sycomore, 1980.

REVUES, COLLOQUES ET PÉRIODIQUES

- Europe*, n° 741-742, janvier-février 1991, « Robert Musil, Hermann Broch ».
- Colloque Robert Musil*, Royaumont, dirigé par Jean-Pierre Cometti, Ed. de Royaumont, 1986.

Le Magazine littéraire, « Musil ou la crise de l'homme moderne », n° 184, mai 1982.

La Quinzaine littéraire, n° 363, 16-31 janvier 1982 : dossier Musil.

Sud, « Robert Musil », hors série, 1982.

Cahier de l'Herne, « Robert Musil », dirigé par Marie-Louise Roth et Roberto Olmi, Ed. de l'Herne, 1981.

L'Arc, n° 74, 1978, « Robert Musil ».

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the United States. It covers the period from the discovery of the continent to the present time. The author discusses the various theories of the origin of the name 'America' and the role of Christopher Columbus in the discovery of the New World. He also touches upon the early exploration and settlement of the continent by Spanish and English adventurers.

The second part of the book deals with the colonial period, from the first English settlement at Jamestown in 1607 to the outbreak of the American Revolution in 1776. It examines the growth of the colonies, their relationship with Great Britain, and the various conflicts that led to the war of independence.

The third part of the book covers the period from the end of the American Revolution to the beginning of the Civil War in 1861. It discusses the early years of the new nation, the struggle for westward expansion, and the deepening sectional divisions that ultimately led to the outbreak of the war.

The fourth part of the book is devoted to the Civil War and Reconstruction. It details the military and political events of the war, the role of Abraham Lincoln, and the challenges of rebuilding the South after the war. It also discusses the Reconstruction era and the struggle for civil rights for African Americans.

The fifth part of the book covers the period from the end of Reconstruction to the beginning of the Progressive Era in the late 19th century. It discusses the industrial revolution, the rise of big business, and the social and political reforms of the Progressive movement.

The sixth part of the book deals with the Progressive Era and the early 20th century. It examines the rise of the Progressive movement, the role of Theodore Roosevelt, and the various reforms that were implemented during this period, including antitrust legislation and the establishment of the Federal Reserve.

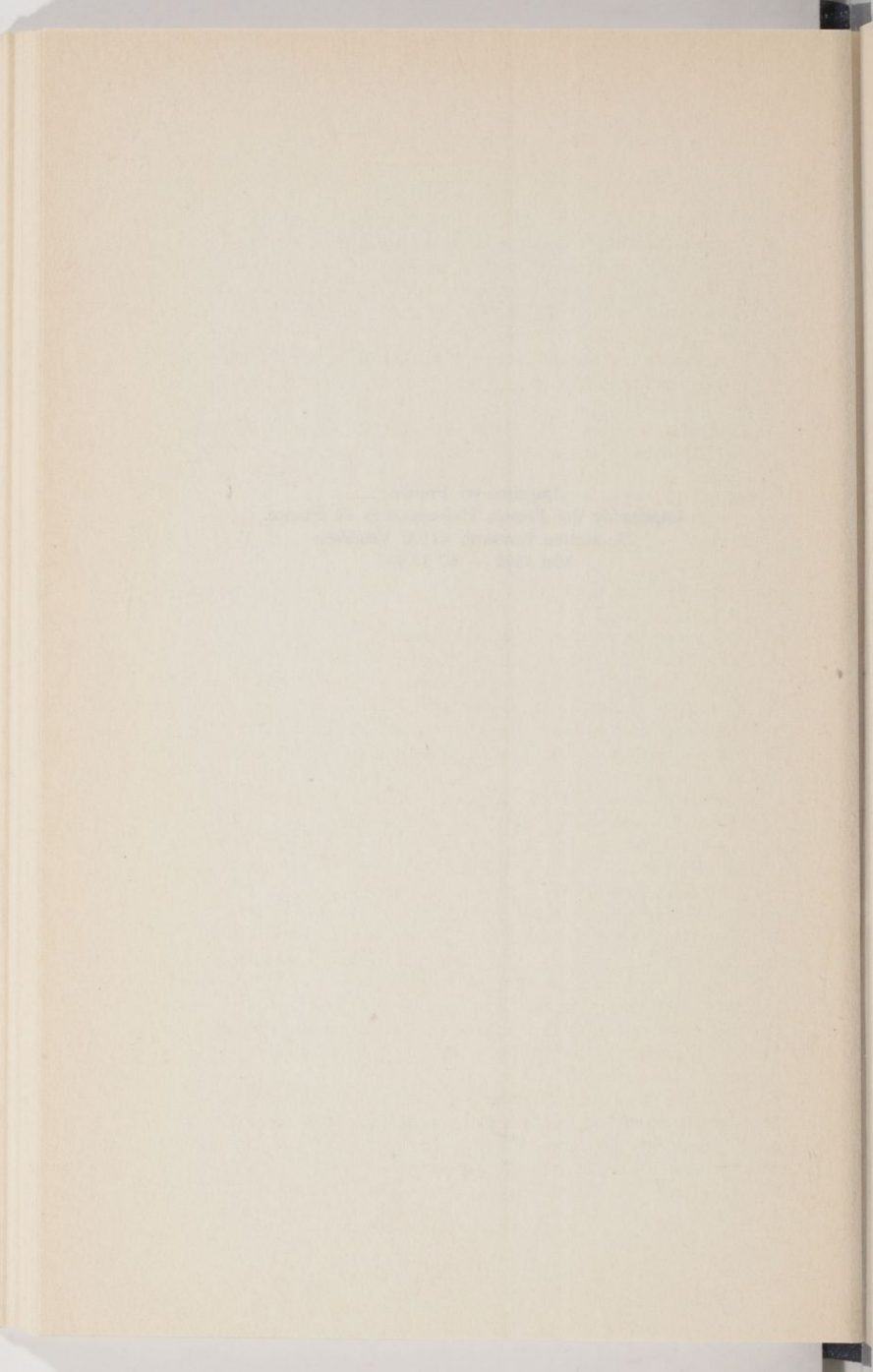
The seventh part of the book covers the period from the end of the Progressive Era to the beginning of the New Deal in the 1930s. It discusses the economic challenges of the 1920s, the rise of the Great Depression, and the response of the federal government under Franklin D. Roosevelt.

The eighth part of the book deals with the New Deal and the 1930s. It examines the various programs and policies of the New Deal, the role of the Supreme Court, and the impact of the war on the economy and society.

The ninth part of the book covers the period from the end of the New Deal to the beginning of the Cold War in the 1940s. It discusses the economic recovery of the 1940s, the rise of the Cold War, and the role of the United States in the global conflict.

The tenth part of the book deals with the Cold War and the 1950s. It examines the domestic and international aspects of the Cold War, the role of the United States, and the social and political changes of the 1950s.

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Mai 1992 — N° 37 943



ÉTUDES LITTÉRAIRES

1. Charles Baudelaire – Les Fleurs du mal, *par J.-P. Giusto*
2. Emile Zola – Germinal, *par C. Becker*
3. Blaise Pascal – Les Provinciales, *par G. Ferreyrolles*
4. Le Roman de la Rose, *par A. Strubel*
5. Les fabliaux, *par D. Boutet*
6. Madame de Lafayette – La Princesse de Clèves, *par P. Malandain*
7. Louis-Ferdinand Céline – Voyage au bout de la nuit, *par A.-C. et J.-P. Damour*
8. Jean-Paul Sartre – Les Mains sales, *par F. Bagot et M. Kail*
9. Agrippa d'Aubigné – Les Tragiques, *par F. Lestringant*
10. Michel de Montaigne – Les Essais, *par M.-L. Demonet*
11. André Breton – Nadja, *par R. Navarri*
12. Alfred de Musset – Lorenzaccio, *par J.-M. Thomasseau*
13. P.-A. Choderlos de Laclos – Les Liaisons dangereuses, *par M. Delon*
14. François-René de Chateaubriand – Mémoires d'outre-tombe, *par H. P. Lund*
15. Tristan et Iseut, *par E. Baumgartner*
16. Molière – Tartuffe, *par G. Ferreyrolles*
17. Ancien français. Fiches de vocabulaire, *par N. Andrieux-Reix*
18. Voltaire – Candide ou l'Optimisme, *par A. Magnan*
19. Joris-Karl Huysmans – A Rebours, *par F. Court-Perez*
20. Bertolt Brecht – La Résistible Ascension d'Arturo Ui, *par D. Mortier*
21. Henrik Ibsen – Maison de poupée, *par Y. Chevrel*
22. Pierre Corneille – Le Cid, *par A. Couprie*
23. Charles-Louis de Montesquieu – Lettres persanes, *par J. Goldzink*
24. Marcel Proust – A la recherche du temps perdu, *par G. Cogeze*
25. Sophocle – Œdipe Roi, *par G. Hoffmann*
26. Kateb Yacine – Nedjma, *par C. Bonn*
27. Gustave Flaubert – Madame Bovary, *par G. Gengembre*
28. Luxun – Histoire d'A Q : véridique biographie, *par M. Loi*
29. Ancien français. Exercices de morphologie, *par N. Andrieux-Reix et E. Baumgartner*
30. Dos Passos – Manhattan Transfer, *par J.-P. Morel*
31. Chronologie de la littérature française, *par J.-P. de Beaumarchais et D. Couty*
32. François Mauriac – Thérèse Desqueyroux, *par V. Anglard*
33. Robert Musil – L'Homme sans qualités, *par J. Dugast*
34. William Shakespeare – Hamlet, *par A. Lorant*
35. Perrault – Contes, *par M. Simonsen*
36. Stendhal – La Chartreuse de Parme, *par P.-L. Rey*



R